

Sur le chemin de la « désaliénation ». Quelques rencontres stimulantes

Chantal ADOBATI, Vienne

Mes études à l'Institut Maurice Marache - Études allemandes et autrichiennes de l'Université de Nice sont le point de départ d'un chemin qui m'a menée à Vienne en 1980. J'étais mue par une soif de culture, un désir insatiable d'arpenter la capitale autrichienne adossée au rideau de fer et de m'approprier de nouveaux espaces. « Qui d'entre nous d'Occident n'a pas trouvé Vienne à l'orée de ses songes? » (Lafont 1989: 10)

Le recul que j'ai pris par rapport à mes terres provençales et les rencontres qui ont jalonné mon parcours sont autant d'impulsions stimulantes. La rencontre avec Robert Lafont dans un café viennois, au tournant des années 1990, a quelque peu bousculé le sentiment bien vivant de liens inextricablement tissés au fil du temps, authentiques et paisibles, qui nourrissaient le regard que je portais sur mon espace provençal. Dans une discussion sur mes origines, autour d'une tasse de café, est tombé le terme « aliénée » qui a semé le trouble dans mon esprit. Pourquoi avait-il lâché ce mot quelque peu inattendu et provocateur dans un échange de propos bienveillants? Avait-il senti chez moi une conscience linguistique occitane occultée? Oui, j'étais bien acculturée par l'école de la République bannissant les marges et la langue occitane se réduisait pour moi aux termes et phrases en « patois » que je glanais par-ci, par-là pendant les vacances scolaires au contact du Haut-Pays niçois, dans le village de Berghe supérieur, berceau de mes ancêtres du côté maternel. Véritable nid d'aigle agrippé aux rochers, il dévale une pente abrupte en surplombant la vallée de la Roya située à l'extrême sud-est des Alpes-Maritimes, au cœur du Parc National du Mercantour. La connotation négative du terme « patois » face au français était si bien ancrée dans les esprits que mes grands-parents, employés aux chemins de fer français, avaient reçu de leurs supérieurs le conseil de ne pas parler patois avec leurs enfants pour ne pas nuire à leur avenir professionnel, à leur promotion sociale. Rappelons qu'au début du XX^e siècle, tous les écoliers et écolières de France avaient comme manuel scolaire de lecture, au cours moyen de l'école primaire, *Le Tour de la France par deux enfants* publié en 1877. Écrit par Augustine Fouillée sous le pseudonyme de G. Bruno, il connut un succès sans précédent jusque dans les années 1950. Quelque 8 400 000 exemplaires furent vendus en

un siècle. Vous y trouvez des passages édifiants sur l'étrangeté des patois, qui s'oppose au français parlé dans les écoles, sur les particularités de chaque région de France traversée par deux jeunes enfants lorrains, André et Julien, au lendemain de la guerre de 1870, qui vont faire l'apprentissage du sentiment d'unité nationale. Je me souviens avoir découvert, sur la table de chevet de ma grand-mère, ce manuel qui fournit une image idéalisée de ce qu'était l'école de la III^e République et a marqué plusieurs générations par la glorification de la France qu'il véhiculait.

Les parlers des villages de la haute vallée de la Roya française, appelés « le royasque » et rattachés à l'espace linguistique occitan, présentent de forts traits du ligurien alpin. Le « berghais », patois de Berghe supérieur, est un idiome local dont l'aire géographique est très restreinte et qui s'est transmis oralement de génération en génération. Quand j'étais enfant, les rares fois où le parler local était utilisé par ma mère et ma grand-mère en ma présence, c'était dans l'espoir que je ne comprenne pas la teneur de certaines discussions. Mais je n'étais pas dupe et saisisais à leur insu le sens des mots et phrases en patois. Dans le hameau, on évitait de s'adresser en « berghais » aux enfants de la ville.

À Antibes, où j'ai grandi, nos voisins étaient un couple de Niçois, sans enfants, qui cultivait les belles lettres dans le parler local de la langue occitane qu'est le « nissart ». J'ai du reste hérité d'un exemplaire de *La Nemaïda o sia lou triouf dai sacristan* leur ayant appartenu, datant de 1924 et illustré par Gustave Adolphe Mossa. Il s'agit d'une comédie en cinq actes écrite en 1825 par Joseph-Rosalinde Rancher, poète niçois. Le « nissart » est resté la langue de culture et de communication de ce couple jusqu'à leur décès dans les années 80, mais là encore, je ne faisais que happer des expressions, des syntagmes souvent perçus comme enjoués. Il semble que si le « nissart » s'est maintenu, la raison en est que l'élite niçoise a continué de le parler et de l'écrire.

Actuellement, la langue occitane souffre d'un épuisement, d'une rupture de la transmission naturelle et familiale. Mais comme le précise très justement Philippe Martel, l'historien français spécialiste de l'espace occitan, cette transmission ne peut pas se faire de manière autoritaire. Pourquoi imposer à son enfant d'utiliser une langue que les autres ne parlent pas dans la société? La réalité de l'école est française. Il n'est pas impératif que les enfants s'approprient la variante dialectale de leurs parents. La rencontre avec la langue occitane peut se faire à travers l'acquisition d'une autre variante plus liée à la modernité, aux expériences et intérêts personnels. À partir du moment où l'on parle la langue occitane, quelle qu'en soit la variante dialectale, « Cocanha, Champagne per tot

lo mondèl », comme aime à le dire Philippe Martel.¹ Depuis 1951, la Loi Deixonne autorise l'enseignement facultatif de l'occitan qui peut du reste faire gagner des points au BAC, s'il est pris comme option. Dans les années 70, j'aurais certes pu choisir le « provençal » au lycée, mais l'idée ne m'avait pas effleurée, car je n'avais pas été moulée dans ce dialecte au sein de ma famille.

Je me souviens de récits de ma grand-mère façonnée par les pans de son vécu dans le village de Berghe supérieur qui a été relié, seulement après la Deuxième Guerre mondiale, à la vallée de la Roya par une route sinueuse en terre battue tracée dans les schistes rouges. Elle évoquait toujours la vie rude et pénible de ces espaces escarpés, le dur labeur du travail de la terre pour cultiver les restanques. La réalité socio-économique était particulièrement âpre et son seul désir a toujours été de quitter ce lieu coupé du monde. Quelle ne fut pas sa joie quand elle put exaucer ce souhait grâce à des emplois aux chemins de fer français, tout d'abord à Saorge, puis à Sospel et ensuite à Cannes sur les rives de la Méditerranée! Elle a laissé derrière elle le lourd fardeau d'une vie rude, sans jamais cependant abdiquer sa culture, ses traditions familiales, les rencontres festives aux fêtes patronales du village. J'ai vécu dans mon enfance et ma jeunesse tous ces moments de convivialité qui n'avaient rien de manifestations folkloriques pour touristes, mais cimentaient un monde où l'on perpétuait et sauvegardait les traditions culturelles authentiques de la région de Saorge et Breil, rattachée à la France en 1860. Les villages de Tende et La Brigue sont revenus dans le giron de la France seulement en 1947!

Berghe supérieur est en quelque sorte un microcosme avec sa diversité des classes sociales et des professions. Des fils et des filles du village ont pris le chemin des études supérieures et sont devenus enseignants, chercheurs au CNRS à Paris, ingénieurs... Mais toutes et tous reviennent au village le temps des vacances pour retrouver le monde de leurs aïeux.

Les récits allaient bon train au cours des soirées d'été sous un ciel inondé d'étoiles ou bien à l'automne au moment de la cueillette des châtaignes. Le berger du village, Georges, issu de l'immigration italienne, s'est définitivement établi dans ces espaces retirés du monde, après avoir connu la guerre d'Indochine et ses atrocités. Sa conscience linguistique force l'admiration. Il peut vous dérouler avec fierté l'histoire des dialectes occitans, vous parler de la Croisade contre les Albigeois, de ce combat contre l'hérésie cathare, qui s'est transformé en une pure et simple guerre de conquête de la couronne de France. Mais cette conscience linguistique est plutôt l'exception. Actuellement âgé de 96 ans,

¹ Cf. Bonus de la DVD 2 films sur la transmission naturelle et familiale de la langue occitane tournés à Carcassonne en 2009.

Georges a toujours conservé son talent de conteur, avec une pointe d'humour qui continue de séduire ses auditeurs quand il raconte des anecdotes en français et dans le patois du village, transmet l'Histoire et véhicule une forme de sagesse nourrie de ses expériences et réflexions au contact d'une nature intacte et sauvage. Appuyé sur le parapet qui surpomme la vallée de la Roya, il a peuplé notre imaginaire d'enfant et d'adulte.

Lorsque je repense à ma petite discussion avec Robert Lafont autour d'une tasse de café, je ressens encore le rejet du mot « aliénée » dans mon for intérieur, qui s'est ensuite transformé, au contact de sa pensée et de son œuvre multiforme, loin du repli et de l'enfermement culturaliste, en un désir de faire émerger en moi un pan de mon identité occitane laissé pour compte, une conscience linguistique assumée qui me donnerait accès aux riches facettes de la civilisation occitane, même si, dans le secret de ma pensée, je n'avais pas le sentiment d'être victime d'une réelle dépossession culturelle. Sans doute le regard que je portais sur mes terres provençales rejoignait-il celui de Robert Lafont quand il évoque sa terre:

Il s'agit d'un regard jeté sur le monde qui organise les horizons de plaines et de montagnes, les aspects même de la mer étale, en spectacle. Non pas un spectacle théâtral : la création poétique n'a rien de commun avec les jouissances faciles du tourisme. Mais un spectacle d'âme. (Lafont 1958: 300)

Cette rencontre avec Robert Lafont autour d'une tasse de café fut en quelque sorte un déclic fructueux qui a initié une réflexion sur la situation de diglossie occitane. J'y ai vu alors l'opportunité de m'affranchir du regard franco-français porté sur l'Histoire de France, de me frotter à la littérature occitane à travers les siècles. Robert Lafont avait semé le bon grain...

Et me voilà inscrite à un cours de langue occitane à l'Institut d'Études romanes, assuré par mon collègue Peter Cichon au semestre d'hiver 1990/1991. J'essuyais les bancs de l'Université avec une ferveur particulière. Je retrouvais à partir de Vienne l'espace occitan, sa culture et son histoire véhiculée à travers sa langue, mais dans la variante languedocienne. Cela m'apportait un souffle rafraîchissant, une ouverture sur un autre dialecte à travers les talents de pédagogue de Peter et son vivifiant accent du midi. Je me souviens de ma petite madeleine à moi, le jour où il écrivit au tableau « castanha ». Brusquement, ce mot, cette enveloppe linguistique me ramena aux veillées de la Toussaint où les villageois se réunissaient autour d'une rôtie de châtaignes enfouies dans un sac en toile de jute pour les garder au chaud, avec un fiasco de

vin rouge qui trônait sur la table. Les adultes racontaient des histoires en occitan, car le français n'aurait jamais pu traduire la verve et l'humour de ces récits, et les enfants se retrouvaient sur la place du village, glanaient des bribes d'histoires quand ils venaient déguster quelques châtaignes...

Le hasard a voulu par ailleurs qu'au début de mes études de « Lehramt » (filiale enseignement) à l'Institut d'Études romanes de l'Université de Vienne en 1983, je reçoive comme thème de proséminaire de linguistique « Les langues minoritaires en France ». La lecture édifiante du livre de Georg Kremnitz *Die ethnischen Minderheiten in Frankreich*, paru en 1975, s'est naturellement imposée à moi. J'ai été immédiatement impressionnée par l'ampleur et la richesse de ses publications touchant au domaine d'oc et séduite par la chaleur de son accent du midi. À travers la clarté et la limpidité de ses écrits scientifiques, il a certainement réussi à toucher et mobiliser un large public!

J'en arrive maintenant à un autre jalon tout aussi précieux sur le chemin de mes pérégrinations hors de l'Hexagone : la découverte de la littérature d'oc avec Peter Kirsch. J'ai pu suivre régulièrement ses cours et me nourrir de ses études de littérature française, francophone et occitane. Peter Kirsch s'éloignait du centre, quittait le territoire de l'Hexagone, non pas mû par un simple désir d'exotisme, mais toujours pour mieux éclairer et appréhender la France. J'ai vu alors se dessiner de multiples contacts le plus souvent conflictuels entre langues et cultures marquées par des rapports de domination. Le voisinage relativement harmonieux entre la littérature d'oc et la littérature française du début des Temps modernes a été supplanté par l'installation de la littérature d'oc dans une attitude oppositionnelle, dans un contre-espace de création. L'intérêt pour les relations transversales a germé, étayé par des rapprochements inattendus tels que Michel Tournier et Max Roqueta, Jean-Paul Sartre et Robert Lafont, Victor Hugo et Frédéric Mistral, Pierre Corneille et Guilhem Ader. J'ai vu se dérouler l'histoire d'une littérature dominée, appelée à prendre une envergure européenne.

À travers les colloques de l'AIEO (Association internationale d'études occitanes), l'université d'été occitane de Nîmes et plusieurs éditions de l'Estivada (Festival interrégional des cultures occitanes), j'ai eu l'opportunité et la chance de rencontrer des écrivains et des spécialistes de littérature et linguistique occitanes qui m'ont ouvert des espaces inexplorés et accueillie en hôte dans cette communauté des occitanistes ouverte et intégrative. Toutes et tous ont été inspirés par Robert Lafont, par son itinéraire d'intellectuel hors pair. Écrivain, scientifique et penseur dont l'œuvre multiforme foisonne d'idées fécondes, il a toujours été à l'affût des évolutions de l'Histoire, avec son regard clairvoyant et sa largesse de vue qui en font l'homme d'action que nous connaissons dans un

espace occitan qu'il a toujours pensé dans le cadre français, mais dans une France fédérale. Comme le souligne de manière imagée Joan-Claudi Forêt:

L'écrivain aime adopter ce que nous appelons la posture du guetteur. Il ne s'imagine jamais sur des sommets inaccessibles, trop haut perchés ou trop éloignés des activités humaines. Lafont n'est pas un alpiniste. Loin de le couper orgueilleusement des hommes, ces sommets lui permettent au contraire de les observer avec empathie. Le recul et la hauteur favorisent l'observation lucide et large, la réflexion qui en découle et la descente en lice pour agir parmi les hommes. (Forêt 2013: 180)

Un nouveau jalon a été posé sur mon chemin le jour où m'a été confié par mon collègue Peter Cichon le proséminaire de civilisation occitan/français « Au carrefour des cultures d'oc et d'oïl », que j'ai eu le grand plaisir d'assurer pendant onze ans. L'opportunité m'a ainsi été offerte de faire fructifier toutes mes recherches et réflexions au cours de mes pérégrinations dans l'espace occitan, de présenter et d'analyser des traits distinctifs et complémentaires des cultures d'oc et d'oïl à travers l'Histoire, les langues, les littératures, la musique, l'architecture. L'espace occitan et la France du Nord jouent chacun leur rôle en alternance et en contact tout au long de l'Histoire. Qu'il me soit permis d'évoquer ici mon collègue occitaniste, Alexander Sigmund, qui a suivi mon premier proséminaire occitan/français au semestre d'hiver 2011 et fait entretemps un brillant parcours : il est actuellement chargé des cours de langue et de civilisation occitanes à l'Institut d'Études romanes de l'Université de Vienne. Je me souviens de l'étudiant ouvert et engagé, qui est venu un jour après un cours me demander quelle était cette langue utilisée sur un panneau qu'il avait découvert dans le vieil Antibes, sans savoir que c'était précisément la ville où j'avais grandi. Il s'agissait certes bien d'une variante dialectale, mais issue d'une langue romane minoritaire, l'occitan. Son chemin vers ses terres d'élection, vers sa passion pour la linguistique et la culture occitanes semble être en quelque sorte être un peu parti d'Antibes... Il a repris actuellement le flambeau des études d'occitan à Vienne et tant qu'il l'aura entre ses mains, la flamme ne s'éteindra pas.

À l'orée de ce chemin jalonné de rencontres revigorantes et stimulantes se dessine le visage de mon professeur d'allemand à l'Université de Nice, André Souyris, et j'entends encore résonner dans ma tête la phrase qu'il a prononcée avant mon départ pour Vienne en 1980: « Je vous laisse aller vers votre destin ». Il est malheureusement décédé cet été à l'âge de 94 ans, dans la campagne *montpelliéraine*, au sein d'un hameau perdu dans la garrigue. Il a laissé un vide à jamais, mais un legs précieux! Nous avons entretenu des liens d'amitié profonde et j'ai

passé de belles et riches journées d'été au Mas Rouch pendant plus de vingt ans. J'étais loin d'imaginer quand j'étais étudiante à Nice qu'il était originaire du Rouergue et connaissait la vie paysanne du Segala, qu'il parlait la langue d'oc et avait bien connu le grand écrivain occitan Joan Bodon, instituteur à Durenque comme son propre père...

Il aura donc fallu que mon chemin passe par Vienne pour faire un retour sur mes racines occitanes, élargir mon espace et enrichir ma pensée. Mon regard a embrassé les terres du Languedoc et du Rouergue et des liens profonds ont été tissés. À Argelliers, le village où est né le poète, prosateur et dramaturge Max Roqueta, dont la voix occitane enracinée dans la garrigue montpelliéraine touche à l'universel, les portes du domaine viticole encore dans la famille Rouquette se sont ouvertes en grand un beau jour d'été, quand j'ai sonné à la grille et évoqué les noms de Peter Kirsch et Georg Kremnitz.

C'est dans l'appropriation culturelle véhiculée par la langue occitane, dans cette émergence de nouveaux pans de mon identité occitane que j'ai vu se dessiner ce que Robert Lafont m'a légué en utilisant le terme « aliénée » autour d'une tasse de café. J'aimerais ici lui rendre un hommage reconnaissant à l'occasion du centenaire de sa naissance, ainsi qu'à tous les collègues et amis occitanistes de l'Université de Vienne qui m'ont accompagnée sur mon chemin et contribuent largement au maintien de la langue occitane. Comme Max Roqueta le souligne dans les mélanges offerts à Peter Kirsch pour ses 60 ans:

Étrangers de naissance à nos provinces, ils sont venus vers nous, avec déjà un capital de sympathie et de curiosité, de fraternité même, qui nous les fit adopter du premier jour et s'intégrer à nos rangs comme s'ils y étaient nés. (Roqueta 2001: 65)

Je terminerai ce petit hommage à Robert Lafont présenté sous la forme d'un parcours personnel jalonné de rencontres revigorantes et stimulantes, sur la voie de la désaliénation, en faisant retentir le message que nous délivre ce grand penseur, épris d'un espace occitan ouvert et de liberté, et qui a une résonance toute particulière devant un public d'enseignant.e.s et d'étudiant.e.s:

[...] on m'a reproché mon statut d'universitaire et mon choix biographique d'intellectuel, mais justement, si j'ai choisi l'enseignement, alors

que j'aurais pu prendre la carrière préfectorale, c'était parce que là, devant les enfants, puis devant les jeunes gens, je faisais acte de liberté de parole devant leur propre liberté.²

Vienne, septembre 2023

Bibliographie

- Forêt, Jean-Claude, 2013. « Robert Lafont, jardinier de l'Europe », in: Torreilles, Claire (éd.). *Robert Lafont. La haute conscience d'une histoire. Actes du colloque de Nîmes 26-27 septembre 2009*. Canet: Éditions Trabucaire, 178-187.
- Lafont, Robert, 1958. « Pour une géopoétique », in: *Les cahiers du sud*. N° 345, 1er avril 1958, 300-304.
- Lafont, Robert, 1989. *Lettres de Vienne à un ami européen*. Avignon: Aubanel.
- Roqueta, Max, 2001. « Hommage à Fritz Peter Kirsch », in: Adobati, Chantal/Aldouri-Lauber, Maria/Hager, Manuela/Hosch, Reinhart (éds.), 2001. *Wenn Ränder Mitte werden*. Wien: WUV, 64-67.

² Cf. le film de Christian Passuello *Robert Lafont. Un écrivain dans le siècle*, sorti en 2001 (DVD).